

4. *Amour et signifiante*

Un travail acharné et toujours à recommencer contre une conception anthropomorphique du divin nous fait entrevoir un amour inconnu, lequel n'a pas d'autre nom que l'intelligence. Si nous pouvions nous séparer de cet immense sentiment auquel nous aspirons inexorablement quand nous vient l'idée de l'amour, nous aurions au regard des écritures de la science une autre approche. Les écritures lacaniennes s'inscrivent là où tressaille la modernité et sont un point d'interrogation pour la science elle-même.

Dieu fut inventé par les hommes, ce qui signe en principe un athéisme définitif. A ceci près que rien ne dit qu'il n'ont pas eu raison de l'avoir révélé. L'agnostique évite cette question au point de ne pouvoir jamais ajouter « je remets mon esprit »¹ sauf dans un découragement stérile.

La parole de Dieu

Dans nos paroles Dieu nous parle, par son silence mais aussi par les trouvailles que nous cultivons de Lui à l'improviste, avec la sourde confiance qu'elles reviendront. Autrefois une fillette disait à sa mère : « Le soir j'écoute le Seigneur dans mon cœur, mais le crois que c'est moi qui parle ! ». C'est ainsi toute la vie ! L'impression justifiée que cette bénédiction vient d'ailleurs n'est pas une preuve de la présence discrète du divin. La parole, celle qui nous vient, s'origine hors de nous. Elle nous habite et les délices de son altérité peuvent être exceptionnels sans être extraordinaires car les lois du langage la connaissent. Même un « ravissement », bien que rarissime, goûte sans doute à une inqualifiable solitude et touche l'amour plus rudement, mais il n'est pas un au-delà inexplicable de l'expérience humaine commune. Pour faire image disons qu'il n'y a aucune distinction phénoménologique entre la lumière de Bethléem et celle de Lucifer, Luciferum le porteur de lumière.

Il est impératif de n'y voir aucun mégotage dans cette crainte subite que ressentirent certains mystiques de damner leur âme, c'est à dire de s'éloigner de Dieu, en se précipitant subtilement dans les satisfactions de la langue et les effets de dignité qu'elle produit en principe.

¹ - Lc 23, 46

L'orgueil, l'unique péché, est un joyau du monothéisme, mais il présente tant de facettes qu'il peut, tel quel, habiter une parole laïque. C'est même une cause matérielle, presque immobile, celle à laquelle on ne pense jamais, mais qui retarde l'épanouissement du lien social.

Nous voici dirait-on dans une contrariété irréductible sans même pouvoir faire un pas de plus. Il reste cependant que se met en marche une entreprise qui n'est jamais improductive. Il est possible, en effet, de repousser toujours plus loin l' anthropomorphisme qui englué toute pensée théologique, a fortiori quand elle prétend habiter le champ de la psychanalyse.

Il est impensable d'admettre qu'un infime et discret courant électrique pourrait venir enrichir le dynamisme de nos paroles. Il est acquis que le langage contient en lui-même tous les éblouissements de l'humanisation. Et si nous avançons que les hommes ont inventé Dieu et l'ont en quelque sorte révélé c'est pour bien distinguer leur attitude de celle sans doute sincère des artisans de la Tour de Babel. Il ne faut pas y flairer trop vite une folle entreprise. Egaler Dieu est sans doute une fausse route, mais c'est surtout une conception instrumentaliste du langage qui est ici méditée. Comme si on pouvait imaginer un temps durant lequel les hommes communiquaient dans une normalité incessible à l'imagination.

Le Dieu dont nous parlons ne se présente pas avec une intentionnalité. Il n'a pas voulu créer le monde avec la ferme décision de vouloir faire exister quelque chose. Il est invraisemblable de penser un temps où il aurait été moins créateur. Mais dans ces conditions la création prend un tout autre sens, ou du moins l'élargit à un point tel qu'elle devient méconnaissable. Dieu est étonnement, non pas stupéfaction narcissique, mais étonnement de lui-même au sens où il ne sait pas les limites de sa curiosité sans limites. Il est tourné vers lui-même en goûtant l'altérité qu'il recèle.

Lacan cita explicitement le prologue de Saint Jean, mais en utilisant seulement le début de la phrase. C'est ainsi qu'un bon nombre de lacaniens le suivirent et pensèrent que le verbe n'était pas premier, que c'était une façon de ne pas préserver le caractère impénétrable du réel. Dans le contexte de chaque livraison ils avaient sans doute raison et l'on vit fleurir bien des tournures inventives qui ne furent pas sans effets.

Dieu et le Verbe

Mais en fait le prologue de Jean est plus complexe et on peut penser qu'il cherche à travailler un mystère plus ingénieux :

*Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était tourné vers Dieu,
et le Verbe était Dieu.
Il était au commencement tourné vers Dieu.²*

² - Jn 1, 1 - 2

La première ligne d'écriture ne peut pas être lue de manière univoque. Elle dit effectivement ce que la prédication habituelle veut qu'on retienne. Mais le Verbe n'épuise pas toute la question du commencement et elle dit également que le Verbe était au commencement, qu'il n'y a pas de temps où il ne fut pas. La seconde ligne d'écriture est plus explicite car elle affirme que s'Il est parfait et absolument suffisant c'est d'être tourné vers Dieu, qu'Il n'est pas seul à se complaire. Il vit d'une altérité inépuisable dans un éblouissement d'une satisfaction sans faille. C'est en ce sens qu'il est absolument Dieu sans le secours de Dieu, expression parfaite de Dieu.

Dieu s'étonne que Dieu puisse étonner Dieu. C'est une inébranlable ignorance qui ne connaît pas les limites de cette joie. Si Dieu se met à exister, dira Lacan en substance, il est inconscient. Nous ne visons donc pas une entité immuable, statique et dépositaire de l'amour. Dans cette perspective, on peut dire qu'il créa le monde, même si la science nous démontrait que ce dernier est là depuis toujours, ou même que d'un point de vue méthodologique il vaudrait mieux ne pas se poser la question. Il n'y a pas de point de départ à la création, comme si un jour Lui était venu la bonne idée de faire surgir quelque chose. Il n'y a point de temps où Dieu ne fut pas créateur.

Parallèlement et dans le même mouvement les relations entre ce que Jean appelle ici Dieu et le Verbe, nous ne cherchons une réciprocité car cette idée laisserait entendre que l'un des deux a commencé. C'est donc le terme de « processions » divines que les théologiens se sont donné. Ceci n'est pas sans importance car si nous nous refusons à une intentionnalité anthropomorphique cela n'implique pas qu'il faille refuser un plan divin. Non pas une planification, un programme, mais cette présence d'amour, tellement différente de ce à quoi les humains aspirent et tellement abordable et familière, est capable de soutenir le monde malgré son chaos perpétuel et ses atrocités. Dans la Bible c'est Dieu qui commence à être fidèle.

Ajoutons maintenant que si nous voulons dénicher l'anthropomorphisme encore plus loin, il faut contre toute attente se tourner également vers l'homme Jésus. Il dût choquer en disant « Mon Père » et la théologie qui en découle est suffisamment singulière pour attester un message transmissible. Mais dix ans plus tôt un autre que lui eut peut-être la même intuition avec une théologie qui se tenait. Il se peut même que Jésus en eut vent et qu'il en fit autre chose. Et bien cette théologie- fiction, un peu naïve, n'ébranle en rien le fait qu'il n'y a aucune méprise à le confesser comme Christ.

Le dogme est ici proclamation. C'est presque une provocation dans les expressions pesées au mot près du Credo : « vrai Dieu et vrai homme ». Ailleurs on raconte l'histoire en s'aidant pour la pédagogie d'une intention divine. Mais ici, il s'agit d'affirmer énergiquement qu'il est homme et que c'est également un acte de foi aussi difficile à admettre que tous les autres énumérés dans le Crédo.

Nous avons effectivement de sérieuses difficultés à nous séparer - et non à nous débarrasser comme on le fait avec les idéologies - de représentations qui nous semblent nécessaires à la maturation de notre méditation. C'est difficile en effet de supposer qu'Il eut des défauts et que

ses qualités comptèrent pour peu quand il commença à être écrasé par le destin qui se proposait progressivement à lui. Une image de perfection lui colle à la peau comme celle d'un éternel enfant sage. Une fois adulte, elle masque sa maturité.

Mais après tout ceci n'est pas si grave. Une iconographie caduque peut être largement compensée par une catéchèse bien menée. Mieux vaut viser l'essentiel : il n'est pas question d'en faire un homme prédestiné. Il est bien un homme normal, attiré par tout ce qui bouge. Les tentations au désert affirment explicitement qu'il hésita à s'orienter vers un messianisme politique. D'ailleurs certains de ses proches sont désignés comme des zélotes. De même qu'il fit probablement une erreur d'appréciation en s'adressant aux grandes foules. Devant les malentendus, les récits évangéliques se feront plus intimistes.

On sait seulement, car les témoignages apostoliques convergent sérieusement, qu'il fut à l'origine d'une théologie capable d'aiguiser des expériences spirituelles auxquelles il n'a peut-être pas accédé lui-même. C'est là que se trouve le mystère, et mieux vaut ne pas le diluer. Alors que tant d'autres furent oubliés - ou préparèrent le terrain - se constitua très vite l'idée que Jésus était ressuscité, que son échec n'en était pas un. L'épisode des Compagnons d'Emmaüs est pour beaucoup un des récits de résurrection les plus sobres. Le merveilleux y tient très peu de place :

Le même jour, deux disciples faisaient route vers un village appelé Emmaüs, à deux heures de marche de Jérusalem, et ils parlaient entre eux de tout ce qui s'était passé. Or, tandis qu'ils s'entretenaient et s'interrogeaient, Jésus lui-même s'approcha, et il marchait avec eux. Mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître.

[...]

Quand ils approchèrent du village où ils se rendaient, Jésus fit semblant d'aller plus loin. Mais ils s'efforcèrent de le retenir : « Reste avec nous, car le soir approche et déjà le jour baisse. » Il entra donc pour rester avec eux. Quand il fut à table avec eux, ayant pris le pain, il prononça la bénédiction et, l'ayant rompu, il le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs regards. ³

Comme les femmes au tombeau notre expérience spirituelle est soutenue par une problématique du regard. Presque naturellement, en tout cas nécessairement, notre manière d'articuler notre parole nous oblige à vivre notre regard en croyant ce que nous voyons et en ne voyant pas ce que nous pourrions découvrir. Pour que le contraire se produise, il faut de l'aide. Or c'est le geste de la fraction du pain qui déclenche l'émotion, rappelle à ces deux hommes ce qu'ils avaient vécu, et leur fait croire à la résurrection. Si l'histoire est vraie, ils reconnaissent dans un « ravissement » que leur compagnon est bien le Jésus qu'ils aimaient et

³ - Lc 24, 13 - 16, 28 - 31

que maintenant il devront aimer en chaque homme. L'histoire ne dit pas si le repas continua normalement.

Laïcité

La Laïcité certes nous oblige dans la champ de la psychanalyse. Mais pourquoi tant de précautions ? En fait ce n'est pas seulement une attitude éthique, qui nous viendrait par exemple des Lumières, mais une méthode de travail. Il faut pouvoir circonscrire avec précision que tout ce qui nous est suggéré dans un seul et même mouvement - amour, grandeur incommensurable, intelligence inhabituelle - s'inscrit en fait dans le pouvoir clignotant du signifiant.

Il est impensable, et même improductif de reprendre trente ans d'enseignement lacanien pour préciser ce qu'est le signifiant. Jusqu'à présent nous n'avons utilisé ce terme qu'une fois. Mieux vaut donc le définir dans notre contexte, ce qui lui donnera de nouvelles couleurs.

Le signifiant c'est ce qui se répète et curieusement c'est suffisant ! Si l'on veut on peut évoquer le signifiant linguistique, un mot qui retient l'attention dans l'analyse, ou un terme incongru qui vient comme un cheveu sur la soupe dans un rêve. Rien d'extraordinaire à tout cela, mais une attitude plus attentive que d'habitude permet parfois de sortir du radotage et de constater que la vie quotidienne de l'analysant n'est pas si terne qu'il le prétendait.

Cependant le signifiant se porte aussi sur un vecteur où les termes, pourtant différents, témoignent de la même répétition. Il est clair que les jurons du Capitaine Haddock, pour ne citer que lui, représentent le même signifiant malgré leur diversité.

Plus fondamentalement cette répétition ne s'arrête pas aux jeux de mots comme l'imagine le plus grand nombre. Le signifiant est dans son exercice le plus fondamental ce qui insiste dans cette curieuse expérience que représentent les séances d'une psychanalyse. Très rapidement l'analysant constate qu'il revient toujours sur les mêmes préoccupations, les mêmes impasses. Certains se découragent très vite car l'épreuve est d'une cruauté qu'ils n'avaient pas imaginée. En un mot, pour beaucoup, le signifiant est aveugle et sans pitié, ne laissant aucun répit, et signant le vocabulaire idéal d'une vie ratée.

Mais le climat de cette épreuve sévère n'est pas nécessairement le meilleur contexte pour affirmer que le signifiant est ce qui représente un sujet. Cet être parlant, plutôt cet être parlé par les mots qui lui viennent, constate dans le malheur mais aussi dans le bonheur qu'il est foncièrement représenté par ce qui lui est le plus étranger, par ce qui pour lui est vécu sans relâche dans une altérité inébranlable : le langage qui l'habite. Sa parole n'est singulière que si dans le même mouvement elle l'étonne irrémédiablement.

En ce sens le sujet lacanien s'appuie sans doute sur l'avènement du sujet cartésien mais pour s'en dégager. Il n'est pas une « chose pensante » qui s'exprime avec une conception instrumentaliste du langage. Il en est tout le contraire. Il est plutôt un événement irremplaçable quand il parle, écrit et calcule. De ce moment subjectif nous sommes tous

responsables. Le sujet est ce moment où nous entendons le signifiant comme nous entendons Dieu.

L'incroyable

Les mystères ne se partagent pas selon des sensibilités différentes qui, au fil des ans se respecteraient mutuellement. L'opposition entre la croyance et l'incroyance ne recouvre que très partiellement celle qui touche la Foi et l'athéisme. En fait l'incroyable saisit l'être parlant quelle que soit la voie qu'il explore.

Comment l'homme a-t-il pu comprendre que l'amour n'était pas un immense sentiment ? La voix de Lacan s'est tue depuis trop peu de temps et son image séduisante masque encore le caractère presque inadmissible de ses affirmations. Or de manière tout à fait explicite il fit remarquer comme un point important de son enseignement que le senti et le ressenti mentait : « Le senti ment ». Les jeux de mots lacaniens sont bien plus rares que ne l'imaginent les chroniqueurs. Il faut que le point à souligner soit important.

Aidé en cela par Socrate qui lui-même ne mettait pas Eros bien haut, Lacan se range parmi ces nombreux penseurs qui constatent que l'amour passion ne dure pas, qu'il doit s'épuiser. Mais il ajoute un programme saisissant qui veut que derrière l'amour passion se trouve un amour passionnant. Effectivement on trouve des couples qui cessent un jour de se regarder dans la yeux pour se mettre à regarder dans la même direction. La difficulté de notre propos vient donc du fait qu'il ne s'agit pas de disqualifier les amours humaines pour enfin se tourner vers l'essentiel, l'amour de Dieu.

Nous sommes très loin d'un cheminement gnostique. Si le parcours est toujours singulier et permet d'éprouver une solitude irremplaçable, la démarche est nécessairement, d'une manière ou d'une autre, communautaire. L'amour du prochain ne peut être relégué, dans notre embarras, à une prochaine étude. Lacan ajoutera même que cet « amour du prochain » est inhumain. Non pas que la barre soit mise trop haut mais surtout qu'un indice très fort est noté pour laisser entendre qu'il n'y avait aucune raison pour que les hommes soient saisis par tout cela.

Intelligence

Alors profitons-en ! dirons-nous dans une sorte d'audace rhétorique qui aura au moins le privilège d'une transition acérée. Il n'est même pas pensable d'imaginer que les hommes ont inventé Dieu en lui attribuant des qualités qui leur manqueraient. Il serait grand parce que nous sommes petits, bon au contraire de nos cruautés, tout puissant pour compenser nos faiblesses.

La découverte, laquelle est en même temps une invention inconcevable, c'est que l'amour et l'intelligence ne font qu'un seul et même réel. Non que le véritable amour soit intelligent et que nous ayons là un critère pour le reconnaître. Non que l'intelligence ait le chic pour reconnaître le bel amour. C'est plus impénétrable que cela. Il faut affirmer qu'il n'y a pas

d'autre intelligence que l'amour, que celui-ci se ternit si on n'en parle pas aussitôt en termes d'intelligence, et que l'intelligence n'est que balivernes si elle n'achoppe pas d'emblée à cette impossible difficulté qu'on appelle aussi la pauvreté.

Il serait presque dangereux de parler d'intelligence du coeur car l'expression laisserait entendre qu'un autre versant de l'intelligence s'occupe des choses de l'esprit. Le menteur le plus fourbe a voulu oublier mais, très loin de lui, il sait que la parole est proclamation. L'écrivain le plus superficiel n'est pas étranger complètement à cette autre vérité qui veut qu'en son fond l'écriture soit Talmud. Le calculateur le plus fou et le plus ambitieux ne peut ignorer que les écritures logiques sont les plus brûlantes, qu'elles condensent une expérience qui ne peut pas être vécue complètement.

Nous voilà donc à la croisée des chemins. Nous avons pris tout notre temps pour laisser arriver le signifiant avec des mots qui convenaient à cette encombrante méditation. Peu à peu le sujet fut annoncé avec la même prudence. Et si nous avons déjà fait allusion à l'objet de l'organisation signifiante on peut espérer qu'il sera maintenant traité avec la même délicatesse.

La voix, le regard, le sein maternel, et les fèces, voilà les objets bien à part que Freud rencontra et qui retinrent son attention. Lacan le suivit à la lettre comme d'habitude et leur donna une extension considérable par le terme d'« objet a », une appellation qui lui permettait de faire figurer cet objet si difficile à manier dans une écriture logique et qui laissait entendre que le « a » signait une certaine altérité incommode. Nous-même nous l'avons déjà rencontré dans ce regard qu'il convient d'éduquer quand il s'agit des femmes au tombeau ou des compagnons d'Emmaüs.

On peut dire que l'organisation signifiante qui représente le sujet de manière singulière propose dans le même mouvement une production - disons un objet - qui anime ce sujet. Mais nous ne sommes plus en présence d'un sujet qui s'interroge sur la relation de connaissance qu'il va entretenir avec un objet ou une préoccupation du monde. En un mot la relation sujet / objet n'est pas tributaire d'une théorie de la connaissance. C'est encore une autre manière de dire que le sujet n'est pas une chose pensante comme elle le deviendra à la suite de l'émergence du cogito cartésien. Il n'est plus question d'un appareil psychique qu'il convient de visiter et d'étudier pour améliorer ses performances. Encore moins s'il s'agissait d'inventorier son fonctionnement psychologique.

Vu de l'extérieur on imagine mal les méandres que suit l'objet dans une cure et les métamorphoses qu'il accuse. Mais dans une recherche comme celle-ci - il y en a d'autres - un saut quantitatif se produit, si bien que d'un point de vue qualitatif on peut se demander si l'on est encore bien dans une problématique de l'objet. Il y a là comme un gouffre abyssal qui se montre. Quand on parle de jouissance - en fait de plus-de-jouir - peut-on prétendre que cette joie inqualifiable d'un amour intelligence est la production d'une parole bien dite ?

Malgré tous les reproches que nous pouvons adresser au signifiant, reproches en fait adressés à nous-mêmes, malgré la cruauté et les vengeances qu'il nous inflige, peut-on admettre qu'il est le signifiant de l'amour, infatigable et insondable. Est-ce bien de lui, et que de lui, quand on

parle d'amour ? Du signifiant saussurien nous voici à manipuler un concept incandescent qui bouleverse de manière définitive le rapport sujet / objet au point de devoir demander à la science, du moins à la science galiléenne telle que nous la connaissons, qui elle est vraiment.

L'affaire se présente de manière complexe, presque saugrenue, à la limite d'une problématique qui manifestement est mal engagée. Nous n'allons quand même pas opposer la science à la religion sous prétexte que l'objet n'y est pas abordé de la même manière.

Le Saint Esprit

Et pourtant Lacan donne l'impression d'enfoncer le clou en soutenant que le signifiant c'est le Saint Esprit. Faut-il y entendre une boutade provocante dans le contexte d'un enseignement prestigieux ? Ou, au contraire, admettre qu'une étape s'annonce devant un public qui ne mesure pas encore l'immensité de la tâche à accomplir ?

Jusqu'à présent nous sommes parvenus à associer de manière étroite et dynamique l'étonnement, l'intelligence et l'amour pour montrer que l'homme n'était pas fait pour une telle épreuve, où le sentiment, sans être relégué, n'était aucunement un ressort pour l'aventure. On peut même souligner que la crainte du juste et l'effroi du saint montrent bien qu'ils ne font qu'apercevoir et décrire un tant soit peu ce qu'en aucun cas il ne pourraient pénétrer. A chaque nouvelle étape s'alourdit la charge du signifiant au point que le sujet et l'objet donnent l'impression d'être dans le monde mais de ne pas être du monde.

L'organisation signifiante qui se répète à représenter un sujet dont la position est toute notre responsabilité implique un être de parole qui définitivement vit au dessus de ses moyens. Il s'agit moins d'avouer une faiblesse que d'assumer une situation impossible à supporter intellectuellement. Ce n'est plus un paradoxe, cela ressemble plutôt à un découragement de la pensée.

Admettons, et c'était une avancée, que le langage humain nourrissant le signifiant soit susceptible de produire de l'inhumain, un amour qui va absolument à l'encontre de nos aspirations les plus communes. Admettons qu'il soit possible de ne pas en être déçu, et d'y distinguer une promesse. Admettons enfin que cet amour de la langue soit bien autre chose qu'une attirance érudite pour les tournures des paroles du monde, mais avançons qu'il y a quelque chose dans cette langue qui nous aime vraiment, mille fois plus que l'amour de notre mère. A qui peut-on répondre ? A qui dire merci ?

Voilà notre laïcité mise à l'épreuve. Il fallait en principe faire des trouvailles qui alimentaient aussi bien le croyant que j'aurais pu être et l'incroyant qui se proposait aussitôt. Le signifiant n'est pas tout à fait l'équivalent d'un Esprit Saint à qui l'on peut s'adresser. A bien des égards cette intelligence que nous sentions filer dans nos veines ne pourra pas se répéter malgré les épreuves.

On dirait que seul l'incroyance s'impose, non pas au nom d'une dignité que chacun d'entre nous doit cultiver, mais tout simplement parce qu'il n'y a personne à qui parler. Qu'Il se taise

et ne réponde pas importe peu, c'est même encore un exercice supplémentaire pour ne pas s'enfermer dans l'anthropomorphisme. Mais ic on a l'impression d'un soliloque bien étranger au paisible appel de la spiritualité :

Le sommeil rendait fou

*Une obscure clarté, disaient-ils, en te cherchant
La pénombre se réserve au combat de ta lumière
Elle est déjà pleine de ta gloire
Rien n'aveugle en toi
Nos yeux s'apaisent à ton éclat*

*Quand tu brilles s'oublie l'orgueil
Tu connais ma faute, mon savoir évident
Loin de toi, sans surprise, je m'attire
Qui dira la pesanteur du facile
Quand il scintille, m'estompe, et me remplace*

*S'effacer est une fièvre
Toi seul me suscite, mystère du singulier
Sans Toi, le sommeil rendait fou
Rien ne répare sauf le repos de ton silence
J'écoute, tel un veilleur, le soupir de ta patience*

Toi

Il y a bien une élégance possible, mais elle est essentiellement tributaire de la conception que nous nous faisons de l'hallucination. L'essentiel ici étant de pouvoir dire à la fin d'une vie bien remplie :

Jésus s'écria d'une voix forte: Père, je remets mon esprit entre tes mains. Et, en disant ces paroles, il expira.⁴

Il s'agit de l'écho du psaume 31:

Je remets mon esprit entre tes mains;⁵

Le verset évangélique ajoute cependant une inspiration supplémentaire que nous pourrions revêtir d'une sensibilité plus franchement psychanalytique : là où frissonne le Nom-Du-Père, là où le mystère du père me frôle jusqu'à mon dernier souffle, je puis m'assurer que mon esprit n'a en rien répondu aux questions haletantes que j'ai posées toute ma vie mais que mes trouvailles ne furent pas vaines.

⁴ - Lc. 23,46

⁵ - Ps 31, 5

Il est donc nécessaire d'éprouver un très grand respect envers cette adresse tutoyante qui s'adresse à Dieu ou à cette énigme structurale que contient le langage d'être capable d'accueillir mon appel.

Par touches successives nous avons déjà fait venir « la Chose » sur le devant de la scène. Non seulement l'enseignement lacanien progressa à son sujet par de très nombreuses couches additionnelles, mais il serait maladroit d'y revenir de manière massive. Nous avons seulement remarqué qu'au moment de sa naissance au langage, naissance traumatique qui ne lui laisse aucun répit, l'enfant était amené à porter un jugement d'existence : « Il y a quelque chose ».

Comment, dans un travail comme celui-ci, reprendre les mêmes énoncés, les articuler de la même manière, mais en les hissant à la dignité d'une émotion plus tangible ? C'est en tout cas une situation fréquente dans la répétition des séances de psychanalyses, ainsi que dans la lente maturation des pistes spirituelles sur lesquelles nous nous engageons.

Dans un seul et même mouvement, et non après réflexion, l'enfant doit à la fois refuser absolument ce réel impossible à supporter, et l'accepter avec la même vigueur dans la mesure où il y a là quelque chose de grand qui vaut la peine. Ce oui n'annule pas ce non. Mais il est déjà en soi une énigme : je dis oui à quelque chose pour laquelle je ne suis pas destiné. Quelque chose de bien et de grand qui fera de moi quelqu'un de toujours étranger à ma propre vie.

Lacan - nous l'avions vu - ajoute que « la Chose » relève du cri. A chaque étape on dirait que l'intelligence de ces ébranlements s'éloigne. Un cri de stupeur ? Sans doute, mais aussi un cri d'adresse à ce quelque chose à qui nous sommes à deux doigts de dire « toi ». A deux doigts ne voulant pas signifier que nous hésitons mais à deux doigts de ne pas nous y risquer, même si c'est absolument nécessaire. Or - et c'est là un des points de bascule les plus importants de l'enseignement de Lacan - il faut revenir, mais cette fois comme si c'était un dogme, que « la Chose » est hallucinée !

Ce ne sont pas les premières caresses, les premiers mots de tendresse entendus qui font surgir un Autre à qui s'adresser, mais bien une première nécessité de langage, logiquement antérieure, qui constitue l'adresse hallucinée de l'être parlant. Très curieusement cet Autre n'est pas encore l'Autre tracassant, voire persécuteur, qui viendra me hanter et gâcher ma vie du fait que je viendrai épouser toutes ses sollicitations pour seulement me maintenir. Mais il est quand même l'objet d'un effroi incalculable et celui d'une séduction inconnue.

A aucun moment il ne faudra céder à la tentation de confondre Dieu et la Chose. Mais un haussement d'épaule ne suffira pas. C'est ici toute une articulation de l'Un et de l'Autre qu'il faut respecter pour voir s'organiser un ordre des raisons. L'Un et l'Autre ne suffit pas comme si une certaine harmonie se satisfaisait entre le sujet parlant et le signifiant qui l'habite. L'Un ou l'Autre n'est pas plus engageant car, là encore, le langage apparaît comme une fonction éminente de l'homme mais se déleste de sa dimension catastrophique. Au contraire affirmer

qu'il n'y a pas d'Un sans l'Autre laisse entendre que le sujet se surprend lui-même à être parlé par des paroles qui à chaque instant le dépassent et participent pleinement à son destin.

Il faut à tout prix préserver cette délicieuse dialectique qui fait des hommes ceux qui inventèrent Dieu mais aussi ceux à qui il revint peut-être de le révéler.

Le meurtre du Père

Ce meurtre concernant le père est devenue tellement édulcorée qu'on hésite à y faire référence. C'est un mythe freudien, encore que celui-ci croyait à sa réalité historique. Ceux qui le suivirent immédiatement pour créer une psychanalyse plus adéquate à l'américain way of life se sentirent vite très encombrés par une saga qu'ils ne comprenaient plus. C'est donc Lacan qui fit revenir le meurtre du père de la horde primitive, mais en précisant cette fois qu'il y voyait un mythe. Quelques mots suffisent : le père, mâle dominateur se garde jalousement toutes les femmes et exclut les fils. Ils leur faut donc tuer ce père et se partager les femmes. C'est sur fond de meurtre que naissent les sociétés telles que nous les connaissons. De là découle également l'idée que les petits garçons entretient sans vraiment s'en rendre compte une haine envers son père pour épouser sa mère. C'est très répandu et ce n'est pas faux, mais l'essentiel, le plus piquant, nous passe à côté.

Puisque c'est un mythe rien ne nous empêche d'y apporter une variante. En fait le père n'est pas une brute qui passe son temps à garder jalousement son harem. Il jouit mais d'une manière strictement incompréhensible qui n'existe pas. Il jouit de toutes, c'est à dire qu'il ne fait aucun choix. Quelque soit la femme, il en jouit ! C'est dans cette perspective que les fils sont complètement exclus de la sexualité dans la mesure où l'ensemble de leur vie est obstrué par un mur impénétrable.

Ils n'ont qu'une solution qui n'est pas nécessairement délibérée comme dans un complot. Ils doivent ignorer, oublier, faire mourir cette sexualité paternelle qui même pour nous n'existe pas, sauf sous forme d'impasses langagières. Ce vivant excessif, cette vie qui n'est même pas de la vie doit disparaître pour faire apparaître la vie.

En ce sens on peut dire que le père ne se révèle pas comme dans la religion mais qu'il est révélateur une fois mort. Il y a donc un mystère du père, si l'on veut le nom-du-père, qui ne cessera plus de nous révéler toujours davantage ce qu'est la vie, ses apaisements et ses satisfactions. Plus qu'un guide ou un révélateur explicite il suffit de se poser à son sujet : « Qui est-il donc ? » pour que cette magie du quotidien opère au petit bonheur la chance. Le nom-du-père nous prémunit contre cette autre question qui, elle, peut hanter nos nuits et nos jours : « Qui c'est celui-là ? ».

En ce sens, s'il est parfois difficile d'utiliser le mythe freudien tel quel, on peut comprendre la suite qu'on peut donner à cette aventure humaine. Après avoir tué ce père qui les encombrait ils sont amenés à reconnaître à son endroit qu'il était « grand ». De là découle une suite d'articulations qui, de la grandeur initiale, transforme les dieux cruels qu'ils connaissaient en un dieu bon, protecteur et non plus exigeant.

Il faut garder cette piste méditative mais ce n'est pas tout à fait ce que nous avons cherché jusqu'à présent. Nous ne ne pouvons pas nous contenter de l'envers positif des défauts humains.

Or du côté de la « Chose » nous avons également rencontré cette grandeur qui valait la peine de dire oui. Est-ce à dire que le père est déjà agissant dans cette épreuve ? Mieux vaut ne pas poser la question car ce ne sont pas de multiples connexions que nous envisageons qui finiraient dans une articulation complexe d'infimes causalités. Il est préférable de descendre d'une octave et de saisir que dans ce champ singulier de la psychanalyse chaque concept appelle tous les autres et, d'une certaine manière, les contient tous.

Science et crise

A de nombreuses reprises dans son enseignement Lacan revint sur cette pierre d'achoppement où la science devait son incroyable succès dans un contexte où elle devait être oublieuse d'une incidence de la vérité dont elle ne pouvait tenir compte.

Elle se présente sur un seul versant où ses opérateurs sont des opérateurs univoques. Ils ne sont ni hommes ni femmes, ni jeunes ni vieux. L'ambiance des laboratoires compte énormément pour la réussite d'une entreprise mais les qualités et les défauts individuels ne sont pas pris en compte. L'orgueil ou l'altruisme n'atteignent pas les calculs. Le terme même de calcul semble n'être efficace que s'il est considéré comme une activité abstraite éloignée de toute subjectivité, ou du moins faisant partie de cette part de la subjectivité où l'éthique qui sculpte une personnalité semble être mise de côté. Cette conception de l'homme est tellement ancrée dans l'idéologie dominante que les chroniqueurs s'enthousiasment de ces calculateurs mentaux exceptionnels qui voulaient encore il y a peu de temps rivaliser avec les machines.

Les savants eux-mêmes s'en inquiètent mais en tant que citoyens. Se multiplient les comités d'éthique pour tenter de circonscrire cette course aveugle. On tente alors de définir, non sans succès, ce qui doit se faire et doit être évité à tout prix. C'est explicitement un « esprit scientifique » qui cherche à trouver sa place dans une société consensuelle, ou supposée telle.

L'énumération des difficultés rencontrées, même si elles sont connues de tous, ne sera pas inutile, car la psychanalyse risque fort de reconduire cette ornière et de répondre grâce aux subtilités qu'elle cultive à une anthropologie commode.

On sent bien que les religions se sentent bien mal à l'aise alors que d'autres, tenants du progrès pressentent une libération. Dans certaines sociétés comme la nôtre, l'organisation économique et sociale permet que pour la première fois dans l'histoire de l'humanité les hommes et les femmes n'aient plus besoin des uns et des autres pour survivre. L'attirance sexuelle n'est pas soutenue par la nécessité du couple. On ne se marie plus que par amour, en découvrant dans le même mouvement qu'on peut essayer de construire une vie commune avec une personne du même sexe. Les progrès de la chimie sont entrés dans le mi-temps du lit et, là encore, les humains ont définitivement séparé l'étreinte sexuelle de la procréation. Quant aux progrès de

l'asepsie ils ont transformé l'avortement en problème moral et individuel un crime qui était encore très grave il y a à peine une génération. Retenons encore l'euthanasie et nous constaterons que même la mort est perçue dans le climat d'un droit à la dignité alors que pour d'autres il n'y a pas, sur les pas de Jésus, de souffrances inutiles.

Il y a donc bien une crise de civilisation - à supposer que chaque civilisation ne soit pas en soi une crise - qui nous vient tout droit de l'autorité galopante de la science. La psychanalyse s'en préoccupe mais ici la question doit rester en arrière-fond car Lacan vise un point très précis pour parler de la science.

Sujet et objet

C'est le rapport entre le sujet et l'objet qui va retenir son attention, si bien qu'il ne s'agira pas d'une critique massive de la science galiléenne qui imposa son modèle à toutes les autres sciences mais de voir ce qui peut s'épanouir dans ce qui lui semble encore étriqué. Nous en resterons au contexte dans lequel nous avons jusque-là travaillé.

Dans l'enseignement lacanien le sujet va entretenir avec l'objet un rapport très étranger à celui qu'il entretient avec la science. A bien des égards il est l'objet dans son aliénation. Le voyeur, par exemple, peut ressentir une excitation très forte en devenant quelque chose à son insu au moment précis où il se croit quelqu'un : « Je ne donnerais ma place à personne car ce que je vois me procure la satisfaction intense à laquelle j'aspirais. Je ... je ... je ! ». Plus il dit « Je » plus il se croit unifié et ramassé sur lui-même, alors que tout son corps n'est plus qu'un gros oeil trop vivant pour le faire accéder à la vie. En ce sens l'objet devient cause du désir, ici un désir aliéné par un fantasme.

Se séparer de l'objet pourrait alors devenir une des manières de résumer la cure analytique. C'est la condition essentielle pour faire des trouvailles, lesquelles dépassent le locuteur, dans ce qu'on pourrait appeler la certitude de la castration, et dans un embarras qu'il est en mesure de qualifier de qualité.

Préserver une stricte égalité dans la triade « Castration, frustration, privation » est absolument capital. On parle plus volontiers de la castration car on sent intuitivement qu'elle se range dans le registre du symbolique, que c'est avec les mots arrachés au divan que se constitue un peu à la fois le destin auquel nous avons failli échapper.

Il nous faut au contraire l'aide de Lacan pour saisir que la frustration est tout autre chose que ce sentiment désagréable de ne pas avoir trouvé sur la table la mousse au chocolat à laquelle on s'attendait ! La frustration est beaucoup plus énigmatique. Un « défaut dans la promesse » c'est ainsi que Lacan l'introduit. On pourrait même ajouter qu'elle est encore plus sensible quand cette promesse se réalise. La « Promesse faite à Abraham » se range probablement dans cette réflexion. Comment ce sédentaire qui devint nomade aurait-il pu en demander autant ?

La privation ? il faut quelqu'un. Ni moi ni mon interlocuteur ne pouvons déceler que je me prive d'une grande partie de moi-même. C'est un juste ou quelqu'un de sanctifié, ou seulement

un psychanalyste, en tout cas quelqu'un qui par la vie qui le guide se retrouve mis à part sans être isolé. Il est au coeur du monde mais surtout pas hors du monde. C'est cette personne qui peut me dire : « Vous vous privez d'une grande partie de vous-même ». C'est presque un vocation :

Entré dans la ville de Jéricho, Jésus la traversait.

Or, il y avait un homme du nom de Zachée ; il était le chef des collecteurs d'impôts, et c'était quelqu'un de riche.

Il cherchait à voir qui était Jésus, mais il ne le pouvait pas à cause de la foule, car il était de petite taille.

Il courut donc en avant et grimpa sur un sycomore pour voir Jésus qui allait passer par là.

Arrivé à cet endroit, Jésus leva les yeux et lui dit : « Zachée, descends vite : aujourd'hui il faut que j'aie demeure dans ta maison. »

Vite, il descendit et reçut Jésus avec joie.⁶

Qui ne voit la laïcisation immédiatement possible de ce passage évangélique. Ce qu'il faut donc retenir c'est une expérience spirituelle, la psychanalyse, qui réclame plusieurs angles d'attaque et qui montre à chaque fois avec une étonnante délicatesse qu'elle possède sans arrogance toutes les richesses que peut offrir une expérience religieuse.

Spiritualité, science, modernité

Dans ces conditions, on voit mal les psychanalystes dire aux savants : « Un peu de religion ne vous ferait pas de mal ! Nous-mêmes, qui ne sommes pas nécessairement croyants, nous restons tournés vers les mystères ! ».

Cette boutade n'est pas saugrenue parce que justement ça se dit ! Même si ça ne sert à rien.

Or il est maintenant impérieux de s'assurer que ce ne sont pas à des hommes et des femmes que nous nous adressons, mais à la science elle-même comme si on pouvait et devait l'hypostasier et l'interpeller comme une personne. Sur un minuscule point archimédique la science n'est pas absolument étrangère au divin. Ce point est tellement imprévisible qu'on peut passer à côté.

Impérativement on conviendra de rappeler que le terme de « théorie », même si son sens change au cours des siècles, garde la trace du divin. Chez les grecs la recherche du divin est toujours présente dans une procession religieuse où se suivent en bonne ordonnance les dignitaires qui annoncent les fêtes sacrées. Dans le registre de la science, une suite, une articulation de concepts ne vient pas d'une simple observation où la recherche de l'essentiel - osons ici le nom-du-père - seraient oubliée, voire ignorée au sens d'une forclusion. Aucun savoir ne se présente pour lui-même. Il est le gardien d'une palpitation, que l'on peut appeler

⁶ - Lc. 19, 1 - 6

une pulsion épistémologique, à condition justement d'accentuer cette volonté que contient la science elle-même de toujours aller plus loin, avec une force constante.

En ce sens l'observation ne peut être absolument séparée de la contemplation.

Il serait piquant de prendre cette fois la question par son autre versant, celui de ces fameux « cliniciens » qui reviennent régulièrement sur le devant de la scène. Nulle ironie dans ces remarques car nous y passons tous.

Même parmi son public Lacan fut toujours confronté à la même réticence. C'est presque naturel de se dire que rien ne vaut la clinique. Mais cette dernière est vite confondue avec l'expérience, le corps à corps du quotidien des séances. Ce serait là que se trouverait la vraie psychanalyse, là que les mots de la guérison et de l'amour renaissant trouveraient leur vrai terreau. C'est tellement vrai que cela ne peut pas être faux !

Mais c'est alors que la théorie pour un grand nombre de psychanalystes devient une sorte d'abstraction, nécessaire sans doute pour éclairer la pratique, mais toujours un peu dangereuse si elle ne se montre pas à chaque instant redevable au regard la pratique. « La théorie éclaire le pratique et la pratique se nourrit de la théorie » dans une sorte qu'équilibre trompeur où définitivement l'idéologie dominante s'installe définitivement.

Notre description est volontairement indulgente car les réticences peuvent être plus agressives. Celui qui ne comprend pas et ne travaille pas la formalisation qui lui est proposée dira volontairement à qui peut l'entendre qu'il faut incriminer le producteur. Cela n'est pas sans incidence politique comme on le sait !

Ainsi donc nous sommes en présence d'une discipline qui, malgré les résistances internes qu'elle rencontre, développe des écritures lisibles et productives. Mais à aucun moment on ne peut parler de transparence. Elles sont, au contraire, un condensé susceptible de promouvoir un sujet et un objet dont les relations, bien différentes de celles qu'ils entretenaient dans les théories de la connaissance, déterminent un destin incommensurable. Dans le champ que nous avons tenté d'explorer on peut dire que le signifiant est de part en part, l'exigence, l'autre nom de ce que nous avons appelé l'intelligence amour.

Or cette formalisation - laquelle peut très bien rester sur un versant rhétorique, mais sera quand même une « procession » - n'est pas arrivée n'importe quand ni n'importe comment. Elle n'est pas le fruit d'une étoile filante, d'un enseignement débranché du reste de la culture et de l'histoire, fût-il prestigieux. Lacan n'est pas isolé, bien au contraire il s'inscrit dans une tradition qui le place s'emblée dans les vibrations de la modernité.

En ce sens, il ne va pas s'inscrire parmi les iconoclastes. En lisant attentivement ses commentaires de Descartes et de Kant on n'a jamais l'impression qu'il tente de faire table rase. Ses analyses sont toujours respectueuses et c'est toujours avec beaucoup d'insistance qu'il invite ces élèves à travailler ces auteurs.

C'est ainsi que les choses sont bien difficiles à cerner. Bien entendu il n'invite pas à critiquer les écritures de la science. Mais la conception qu'il a de l'écriture, toujours à « gratter » comme peut le faire un talmudiste, donne à cette dernière une épaisseur que la science n'a pas encore rencontrée. Son efficacité vient-elle de la transparence et de l'univocité à laquelle elle prétend ? Ou, au contraire, dans la complexité de la relation sujet / objet, va-t-elle trouver un essor encourageant ses recherches.

Il n'est plus question d'y chercher du divin. Un seul point archimédique nous suffisait. Un autre vocabulaire est à trouver pour rendre transmissible une conception de l'écriture renouvelée.